

# AUTOBIOGRAPHIE D'UNE FOURMI

Frédéric Jésus

*« En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte. »*

Franz Kafka – *La métamorphose*

*« Tchouang Tseu rêva une fois qu'il était un papillon, heureux de son sort et faisant ce qui lui plaisait. Il se réveilla soudain et s'aperçut qu'il était Tchouang Tseu, indiscutable et massif. Il ne savait plus s'il était Tchouang Tseu qui venait de rêver qu'il était papillon ou s'il était un papillon qui rêvait qu'il était Tchouang Tseu. Entre Tchouang Tseu et un papillon, il doit bien exister une différence. C'est ce qu'on appelle la transformation des choses. »*

Tchouang Tseu – *Œuvres complètes.*  
Chapitre II, Discours sur l'identité des choses

*« La promesse de la chenille n'engage pas le papillon »*

André Gide – *Journal 1939-1949*

J'ai le sommeil habituellement facile et calme. J'ignore tout des insomnies et des pilules dédiées. Je m'endors dès la lumière éteinte, mieux et plus vite encore après une étreinte amoureuse. Après quoi, les rêves que je fais sont le plus souvent paisibles et ils ne prétendent ressembler à ceux de ma femme, ni nous conduire dans des paysages communs. Il y a une limite absolue à la fusion des corps : c'est celle de la fusion des esprits. Il faut bien l'accepter. C'est même une garantie. Que chacun soit tenu de se débrouiller seul avec le micmac de ses émois de la veille et de ses désirs inconscients de toujours est une source tangible de liberté. Une invitation à vivre toutes les audaces, et à les assumer avec les moyens du bord. Sans personne pour lancer une bouée si l'on tombe à l'eau. Pour allumer une torche si la nuit efface les repères. Pour donner du sens à l'inédit.

Et cette nuit, je crois bien qu'il en va de même. Je m'assoupis doucement, *round about midnight*, et mon premier rêve me conduit sous les hautes canopées d'une forêt de hêtres et d'épicéas. De vertes ténèbres enveloppent les hauts rochers moussus que le soleil filtrant vient frapper de biais et qui forment cette allée profonde, dramatique comme un décor shakespearien, où je m'avance, prudent et léger, presque en chantonnant. Je débouche sur une clairière malmenée, souillée de branches en vrac, creusée et crantée d'ornières par les tracteurs des bûcherons. Je m'approche d'une scie mécanique abandonnée. Son moteur diésel est engagé sous clef avec un gros bidon à moitié rempli de fuel rose. Au faite d'un noisetier se chamaille, indifférent à ma présence, un couple de pies grièches – je reconnais le mâle à son masque de Zorro. Entre la scie et le tronc d'un grand chêne, et comme adossé à celui-ci, s'est gonflé un dôme constitué de mille millions d'aiguilles sèches d'épicéa, agglutinées les unes aux autres par une colle invisible. C'est une fourmilière. Elle dépasse en hauteur les fougères qui la bordent.

J'entends au loin la plainte suraiguë d'une tronçonneuse que recouvre peu à peu le mugissement d'un orchestre de trombones. Je sais, sans savoir comment je le sais, qu'il s'agit de trombones. Un papillon aux ailes rouges vient se poser sur mon épaule et, soudain, le soleil se couche. Non, il ne se couche pas – c'est moi qui m'agenouille, avec la tentation de me coucher – : il s'éteint d'un coup. Ou plutôt, il se met à clignoter. Au rythme hésitant, épileptique, des ailes rouges des papillons qui sont maintenant une dizaine à voleter autour de moi, à venir se poser sur mes mains, sur mes bras, sur mes cuisses. Ça commence à frôler le cauchemar. Je voudrais m'éloigner – d'ailleurs je m'éloigne un peu, en rampant – , me réveiller peut-être. Mais une force invisible appuie sur mes épaules et me contraint à m'allonger à même l'humus. Oui, c'est une solution extrême, mais judicieuse et efficace pour ne plus voir la scie, la fourmilière, le lierre sournoisement accroché au tronc du grand chêne. Là où je suis, je sens l'arôme entêtant des champignons et puis le pétrichor, le « sang des pierres », cette odeur exquise, à nulle autre pareille, qu'exhale la terre chaude après la pluie.

Et il est vrai qu'il s'est mis à pleuvoir. Chaque goutte explose autour de moi comme une bombe et menace de me renverser. Je m'accroche aux cailloux de de toutes mes pattes. Oui, de mes pattes, que j'examine avec gratitude. Longues et fines, bien articulées aux genoux, je les dénombre et j'en compte six. Ce que j'estime très judicieux pour crapahuter en toutes circonstances ! Sous mes yeux se déploient aussi deux longues antennes coudées et qui, à ma guise, s'agitent en permanence. Avec de tels capteurs, je n'ai plus besoin de nez. D'ailleurs je n'en ai plus mais, à la place, c'est un aiguillon menaçant qui se dresse au-dessus de ma bouche. Ou plutôt : des farouches mandibules qui en tiennent lieu.

Je récapitule l'ensemble de ces informations. Je ne sais encore si je dois me réjouir où m'effrayer de ce que mon rêve ait fait de moi une authentique fourmi. Quelle magnifique expérience, tout compte fait ! Ma solitude en ces lieux m'étonne et me préserve tout à la fois, au regard de ce que mes lectures m'ont appris des incontournables contraintes de toute fourmilière. « Je suis bien seul ! » *versus* « Je suis bien, seul ! » : tiens, voici que je me souviens tout à coup du pouvoir d'évocation des virgules ! Ne suis-je d'ailleurs pas présentement réduit à la dimension d'une virgule ?

Mais voici que, surgissant de sous une feuille morte, s'approche un funèbre scarabée. Il a trois fois ma taille, et je devine son régime alimentaire à la puanteur qu'il dégage. Seul je suis, sans recours possible à la meute des congénères, et bon je suis pour le massacre. Aussi, pour échapper à la menace, et même si telle n'est pas mon habitude, je décide de fuir cette vision et de sortir sans délai de mon rêve. J'ai lu Kafka, et je sais que c'est dans son lit, dans sa chambre, que le dénommé Gregor Samsa s'est réveillé sous la forme d'un scarabée. Je ne suis pas de cette engeance casanière. J'ai trop d'estime pour mes rêves.

C'est donc en persistant à habiter le corps d'une élégante fourmi rousse que j'émerge du sommeil. Je me vois avec soulagement bien à l'abri des dangers, perché sur une belle feuille de capucine sauvage dont les fleurs rouges ont remplacé les papillons de mon défunt rêve. La pluie a cessé, et le soleil illumine les alentours. Plus de bombes aquatiques, plus de scarabée funèbre, pas même de fourmilière dans mon étonnamment vaste champ de vision. Ma liberté est à la mesure de ma sécurité. Mieux encore : la feuille de capucine est couverte de dizaines de minuscules pucerons. Je les en sais friands. Après s'en être régalé jusqu'à la trouer de part en part, ils secrètent en masse des gouttelettes de miellat, que je leur subtilise en partie et dont je me découvre à mon tour friand,

jusqu'à l'ivresse. Que demander de plus à l'existence éveillée ? Il s'agit de miellat *bio*, qui plus est. Conforme à mes principes. Fabriqué en plein air, et non pas en exploitant des colonies de pucerons maintenus en captivité au fin fond de la fourmilière. Je m'en délecte encore et encore puis, une fois rassasié, j'en stocke jusqu'à ras-bord dans mon jabot spécial. Cela me fera de parfaites provisions pour la route. Il n'est pas question, en effet, de ramener tout ce bon miellat au grand nid collectif : je pars tout de suite, seul, sans l'avis ni l'autorisation de quiconque, et avec de quoi tenir aussi loin que possible. *On the road*, donc, oui, mais pas *again*. Car c'est vraiment mon premier grand départ. Mais quoi ? dira-t-on : une fourmi solitaire, et libre de son trajet, ça n'existe pas ! Depuis cent quarante millions d'années, paraît-il, que ceux de mon espèce sont apparus sur terre ; et sachant qu'ils sont aujourd'hui présents en vingt millions de milliards d'exemplaires sur cette même terre, paraît-il encore... ; et moi, mais moi, seul enfin, je voudrais quoi ? Moi, oui, pour moi, rien que pour moi ? Quelle folle audace, si absurde et si infinitésimale, quand j'y songe !

Mais je ne songe pas. Je suis pleinement éveillé, du moins je le crois. Mon corps en revanche s'active et, de toutes ses pores, il secrète des odeurs qui parlent – des « phéromones », ai-je lu quelque part. C'est plus fort que moi : le *stress* que suscite en moi ce projet – m'affirmer comme unique, prétendre m'extraire, simple goutte, d'un océan de mêmes – ce *stress* imprègne ma sueur et en émet le parfum. C'est ainsi. Or c'est ainsi que l'on communique beaucoup entre fourmis.

Et d'ailleurs ça ne rate pas : attirée de loin par la maudite phéromone, et après en avoir scrupuleusement remonté le cours des molécules, voici qu'une congénère s'approche et vient droit vers moi. De ses antennes elle tâte les miennes, se renseigne sur mon compte et prend un air entendu. J'apprendrai tout à l'heure qu'il s'agit d'une fourmi-soldat. A petits coups de mandibules, qu'elle a bien pointues, elle m'intime l'ordre de faire demi-tour et de la suivre. Et, comme il fallait s'y attendre, elle entreprend *manu militari* de me reconduire à la fourmilière. Fin précoce et navrante de ma tentative d'évasion. Je suis plus que navré. Naufrage quasi instantané de l'illusion individualiste. Je suis plus que chaviré. Qui plus est je pue le *stress* et le miellat frais.

Comme on s'approche, il apparaît qu'une dizaine de braves fonctionnaires s'affairent déjà, elles aussi, à remonter notre trace. Il est clair, selon elles, que ma présence en ces lieux ne peut avoir qu'un seul motif : j'y ai identifié une bonne grosse source de nourriture. Elles y courent donc à leur tour, et d'autres dizaines après-elles, pour faire une récolte et tout ramener *back home*. Je reconnaitrai plus tard en elles de solides fourragères. Triste, triste condition, que celle de fourmis préposées à telle ou telle besogne unique et enchâssées comme telles dans l'organigramme : et voici que je retourne déjà à cette triste, triste condition. Mon escapade n'aura duré que le temps d'un rêve.

Nous nous approchons, la fourmi-soldat et moi, d'une des entrées de la fourmilière. C'est un large trou creusé au bout d'un cône de terre mâchée, et qui donne accès au réseau des galeries intérieures. L'entrée est gardée par deux ou trois autres soldats, qui me considèrent avec méfiance et viennent palper mes antennes. Ce sont de vieux bougres qui essayent de se donner l'air féroce mais qui ne sont que tatillons. Un peu plus loin, tenu à distance par d'autres soldats encore, un petit groupe de très vieilles fourmis s'affaire à déchiqueter le cadavre d'un scarabée et à en transporter les morceaux l'un après l'autre par une entrée annexe.

Le dôme brun sépia de la fourmilière s'élève au-dessus de moi, d'une hauteur si vertigineuse que je ne parviens pas à en déceler le sommet. Partout, à sa surface, des centaines, des milliers peut-être, de mes congénères s'activent, transportent aiguilles et brindilles, se croisent, échangent des nouvelles et repartent de plus belle. Enfin, après une ultime concertation entre les portiers et mon chaperon, je suis autorisé – ou plus exactement contraint – à pénétrer à mon tour. Après quoi, ce dernier s'esquive sans prévenir en empruntant la première bifurcation venue, et me voici lâché seul dans le labyrinthe. Je dois admettre qu'il y fait bon. Un léger courant d'air diffuse une insistante mais délicate fragrance de résine en même temps qu'une composition subtile de phéromones en tous genres. Une douce lumière filtre par les voutes, et elle me donne à voir des cohortes d'ouvrières affairées à différentes tâches. Les unes, chargées de miellat presque autant que je le suis moi-même, vont vers d'autres, occupées quant à elles à quelques gros-œuvres de maçonnerie tels que consolider les parois et les plafonds des galeries, ou en créer de nouvelles, au moyen de moult aiguilles enduites de résine. Les premières puisent dans leurs jabots et en régurgitent le contenu par la bouche directement dans la bouche des secondes, qui s'en pâment de plaisir à chaque goutte avant de se remettre à l'ouvrage.

J'ai toujours su que les fourmis étaient réputées pour leur ardeur aux travaux de tous ordres. Il n'en reste pas moins que fort nombreuses sont celles qui, comme moi, restent là, immobiles, à contempler l'harmonieuse scène de toutes celles qui s'emploient fiévreusement à consolider et développer sans fin la colonie. Emu et compatissant, je m'en vais pour nourrir à mon tour quelques courageuses ouvrières – il n'y a pas d'ouvriers ici, je vérifierai bientôt pourquoi. Mais je dois encore traîner un peu de parfum de *stress* sur moi, et je perçois que l'on se méfie un peu de ma personne et de son miellat, pourtant de premier choix. Ou plutôt : on me fait peu à peu comprendre que je serai plus utile à rejoindre le rang et le statut des préposés à la construction ou à la réparation du bâti. Ce que, me sentant soudain l'âme d'un maçon, j'accepte sans rechigner.

Parcourant donc au hasard le cours des galeries, je repère les fissures, je les colmate avec de grosses brindilles – je me surprends à en transporter qui font sans doute plusieurs fois mon poids – et à consolider le tout avec un mélange de résine et de salive, la mienne et celle de mes collègues. Et c'est ainsi que, sans l'avoir cherché, et le soir tombant, j'en arrive à intervenir sur les appartements de la Reine – ou de l'une des Reines, cela je l'ignore – de la colonie. Il y a ici une cloison à reprendre, là une colonne à rafistoler. Nous sommes quatre ou cinq sur ce chantier qui se déploie sous une lumière étrangement tamisée. Tout en trimant dur, je considère la très grosse dame qu'est la Reine, sous ses longues ailes inertes et repliées.

Tout le monde sait ici que celle-ci ne règne sur rien d'autre que sur son couvain. Et, pour commencer sur l'empilement de ces œufs translucides qu'elle pond à la chaîne après avoir dûment copulé dans les airs, quelques semaines plus tôt, avec une nuée de mâles éphémères. Inapte à quelque autre action que ce soit, et donc incapable de se nourrir elle-même, elle se fait servir en toutes choses sans jamais donner d'ordre, du moins par voie de phéromone. Elle observe, satisfaite, l'entreposage de ses œufs dans une grande salle adjacente où ils deviennent bientôt autant de larves, transparentes elles aussi. « Quel beau spectacle ! », se dit-elle sans doute, et tous pensent de même – moi le premier, je dois le reconnaître. Elle se réjouit encore au spectacle de toutes ces jeunes fourmis qui viennent en masse pour soigner les larves quand elles se font nymphes et pour nourrir celles-ci quand elles s'éveillent à leur destin ouvrier. Ainsi en va-t-il de sa molle existence : la prétendue Reine

ne fait et ne s'occupe de rien d'autre que de superviser, passive et béate, l'usine à reproduire l'espèce dont ses pontes à haute fréquence alimentent l'activité fébrile. Facteur-clé de la démographie locale, elle n'interfère nullement par la suite – pourquoi le ferait-elle ? – avec la myriade de ses sujets qui se débrouillent fort bien d'eux-mêmes pour sans cesse construire, entretenir, approvisionner et défendre leur fourmilière. De façon générale, la Reine ne se mêle donc de rien et chacun, elle la première, s'en trouve fort aise.

J'essaye pourtant de communiquer avec cette débonnaire super-maman. Je dois grimper à la paroi pour pouvoir me livrer avec elle à de chastes attouchements antennaires. Elle ne semble ni surprise ni effarouchée. Elle vérifie seulement que je ne suis pas l'un de ces mâles – ces descendants d'œufs non fécondés, les seuls avec elle à ne pas être stériles dans la colonie – programmés pour l'inséminer au fil d'un acrobatique vol nuptial puis pour mourir aussitôt (mais d'où sais-je tout cela ?). Je lui confirme que je suis bien l'une de ces ouvrières, asexuées et polyvalentes, laborieuses et anonymes, qui peuplent et entretiennent son univers. Et j'en profite pour lui révéler mon souhait – que dis-je ? mon intention ardente – de m'extraire des grouillements myrmécologiques d'ici-bas et de renouer avec mon projet d'aller faire un tour en forêt. En clair, je sollicite auprès d'elle sinon l'autorisation du moins l'occasion d'une nouvelle tentative d'évasion. D'une antenne un peu alanguie, elle me certifie en retour qu'elle n'a aucun pouvoir sur ce genre de choses. Qu'elle n'a ni le souhait, ni le mandat, ni même le temps de s'occuper de ma petite personne, et encore moins – elle y insiste – de donner des ordres pour satisfaire mes lubies. Et que, si j'y tiens tant, je n'ai qu'à parcourir par mes propres moyens les étapes qui finiront par me mener là où je veux me rendre.

Je me sens congédié, et je le suis. Je m'éloigne en empruntant la première galerie qui se présente à mes pattes, puis une autre au premier carrefour venu, puis une autre encore et ainsi de suite. Je chemine maintenant dans la plus épaisse des obscurités. Sans doute la nuit est-elle tombée autour du dôme aussi. Je devine que des milliers, des dizaines de milliers, des centaines de milliers d'autres fourmis circulent comme moi en tous sens. Mais nul ne se heurte. Nul besoin pour cela de se voir ni d'être vu, il suffit de se humer. Nul ne sait qui va là ni où il va. Nul repère dans l'espace ni même dans le temps, mais chacun sait ce qu'il doit faire et le fait, opiniâtement, solitairement, solidairement aussi car relié à tous dans l'œuvre commune et démesurée. Sans parler de ces tout aussi nombreux individus atones et qui ne font rien, sans que l'on ne trouve à y redire. Quant à moi, je ne sais plus si je rêve ou si je suis éveillé. Je sais juste que j'ai renoncé à un destin sexué et donc ailé, et qu'il me faut juste ramper et ramper encore si je veux rejoindre l'air libre et la forêt. Je me surprends ici ou là à maçonner encore quelque paroi, à déplacer quelque brindille, à ouvrir les mandibules pour recevoir et gober de temps à autre la goutte de miellat extatique que des mandibules anonymes ont décidé de m'attribuer. Je me pose parfois, aussi, dans quelque cavité aménagée pour mastiquer longuement les graines qu'on y a rassemblées et je sens que nous sommes quelques centaines à faire de même pour produire une sorte de pain dont j'ignore l'usage. Après quoi je reprends ma route. Peut-être cela dure-t-il au total une heure, une nuit ou une année.

Vient enfin le moment où je perçois une lueur au bout d'une galerie. Je m'approche. C'est une issue, qu'éclaire une lune gonflée aux trois-quarts. On s'agite tout autour, ce sont surtout des soldats. Des antennes m'abordent, me palpent, interrogent les miennes. Je comprends qu'on me propose plusieurs options, en guise de récompense pour mes récents efforts.

La première option, la moins estimable, est de devenir soit nettoyeuse des cadavres des insectes capturés puis occis à l'extérieur de la fourmilière, soit fossoyeuse des ouvrières mortes à la tâche à l'intérieur et destinées au profus cimetière qu'il me semble avoir traversé un peu plus tôt. Mais on me juge trop jeune pour de telles affectations. Et puis les contacts que j'ai eus avec la Reine ont laissé des traces olfactives qui inspirent à tous un prudent respect.

Une autre option est de devenir soldat. Mais on estime d'emblée mon tempérament trop peu agressif et, surtout, mon aiguillon trop peu aiguisé pour être coopté à cette enseigne. Je dois d'ailleurs admettre, en m'en souvenant, que ma récente confrontation avec un scarabée m'a de toute évidence rendu plus pusillanime que guerrier. La caste des vieux bougres m'écarte donc de ses rangs, non sans mépris et coups de pattes.

Reste la troisième option : devenir récolteuse et fourragère, c'est-à-dire préposée à explorer les parages en bandes organisées pour y repérer et en ramener tout ce qui – graines, fragments de champignons, viande d'oisillons tombés du nid, miellat synthétisé sur place – pourra contribuer à l'alimentation de la colonie. Il s'avère assez vite que j'ai non seulement le profil social idoine – robustesse, courage, détermination, apparente discipline – mais aussi la motivation secrète – prendre le large – pour rejoindre cette catégorie. Ma candidature est agréée, au moins par défaut. Aussitôt enrôlé, me voici en route au sein d'une vaste cohorte constituée à la hâte sur la base du signalement d'un proche cadavre de lézard par une collègue placée en avant-poste.

J'observe avec plaisir que, une fois dépassée l'ombre portée de la scie mécanique – que je reconnais sous la lune – , puis franchies les âpres dunes de sciure de bois qu'elle y a produite aux alentours, nous nous enfonçons pour de bon dans la forêt. Dès les premières fougères atteintes, je prends la tangente. Je vérifie que nul, dans la cohorte qui s'éloigne, n'a pris acte de ma désertion. Soulagé, mais épuisé par tant de labeurs récemment accumulés autant que par la tension morale, je décide d'aller faire un somme réparateur dans les replis d'un sombre lichen, bien au chaud entre l'une de ses feuilles tortueuses et la souche éventrée du frêne mort qu'il a colonisée.

Quand la fraîcheur et la rosée de l'aube me réveillent, j'observe mon corps, mes vêtements, l'échelle des parages, et je n'ai guère de doute. Je ne suis pas une fourmi rêvant qu'elle est un homme, mais bien un homme ayant rêvé qu'il était une fourmi. Et, bien que toujours non sujet aux insomnies, je sais aussi qu'il va me falloir de nouveau affronter ce cauchemar éveillé : vivre et survivre sur une planète désormais peuplée de vingt millions de milliards de mes congénères en humanité.

**FRÉDÉRIC JÉSU**

**HISTOIRES BRÈVES**  
**Autobiographie d'une fourmi - 2022**

**Licence (CC BY -NC-ND)**



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur. Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

**Courriel de l'auteur** : [contact@frederic-jesu.net](mailto:contact@frederic-jesu.net)

**Site officiel de l'auteur** : [frederic-jesu.net](http://frederic-jesu.net)

**© Copyright-France tous droits réservés 2020-2022**

**Paris, 2022**

**ISBN 979-10-394-0626-0**